

## *Cambridge au milieu de la nuit*

Texte original : David Jiménez Torres

Traduction : Enora Lessinger

### *Mercredi*

A l'instant précis où quatre djihadistes décident de l'attentat de Londres ce weekend, et au moment où un groupe d'anarchistes prévoit de détruire les devantures d'Oxford Street lors de la manifestation de samedi, Beth pousse une lourde porte rouge de l'Université de Cambridge.

Elle s'attendait à trouver un grand bureau encombré de tables et de sceaux à cacheter, avec des employés chargés de paquets et de formulaires s'affairant dans tous les sens. A la place, elle se retrouve devant un comptoir resplendissant sous la lumière blanche. Derrière, une femme entre deux âges lève les yeux vers elle et lui sourit.

« Je peux vous aider ? »

- Oui, je pense. Je viens déposer une thèse.

La formalité est vite réglée. Beth signe quelques formulaires, puis livre les deux copies reliées qu'elle transportait dans son sac. Bien que lourdes et anguleuses entre ses mains, elles se volatilisent derrière le comptoir.

- Voilà, c'est bon.

- Déjà ?

- Oui. »

La porte s'ouvre de nouveau. Entrent un courant d'air glacial et une jeune fille de l'âge de Beth, qui la regarde et lui demande : « C'est ici qu'on rend sa thèse ? ». Beth cède la place à la nouvelle venue et sort dans la rue. Le jour est gris, indécis. La couverture nuageuse n'évoque aucune saison précise. La rue étroite s'étire en direction du fleuve telle une vieille corde élimée.

La porte se referme derrière elle, et Beth s'y adosse pour prendre le temps de réaliser que c'est fini ; qu'enfin, au bout de quatre ans de mesures et d'éprouvettes, elle a franchi ce seuil. À présent, bien que dans une rue qu'elle a traversée des milliers de fois, elle se trouve également dans un endroit complètement différent. Un changement invisible mais fondamental s'est produit dans l'ordre du cosmos. Ou, tout du moins, aurait dû se produire.

Beth soupire et part en direction de Trumpington Street, puis tourne à gauche pour enfiler King's Parade. Le cœur de la vieille ville se déploie sous ses yeux : de petites maisons étroites de brique brune, des boutiques dont les pancartes grincent à chaque coup de vent, les murs élevés des *colleges*. À quelques mètres de hauteur, des statues de rois et de saints contemplent l'ensemble, la mort pétrifiée sur les lèvres.

« Bonjour, tu es de passage ? » lui demande un jeune homme qui vient à sa rencontre lorsqu'elle arrive à hauteur de King's College. Il porte un pantalon bleu retroussé jusqu'au genou et un veston ouvert sur une chemise blanche. Sa frange gominée se dresse telle une vague. « Ça te dit de faire un tour de barque entre les *colleges* ? »

Beth s'arrête et le regarde.

- C'est le meilleur moyen de découvrir Cambridge, continue le jeune homme. Pour six livres seulement, tu peux voir Queen's College, King's College, Clare College, Trinity College, Saint John's College...

- Je...
- Pardon, j'aurais dû t'expliquer un peu mieux de quoi je parle. L'Université de Cambridge est en fait une fédération de trente-et-une institutions qu'on appelle les *colleges*. Chacun a sa propre enceinte, ses propres jardins et ses propres chapelles. Il y en a des grands et des petits ; certains ont été fondés au Moyen-Âge, et d'autres après la Seconde Guerre Mondiale. Tous les étudiants et professeurs de l'université sont rattachés à l'un d'entre eux et y passent une partie de leur vie. Ceux qui ne font pas partie de l'université doivent payer pour avoir accès à chaque enceinte ; c'est pour ça que notre tour en barque est le moyen le plus abordable de...
- J'habite ici, parvient-elle finalement à placer.
- Ah, d'accord. Désolé.
- Je passe devant toi tous les ma... »

Avant même que Beth ait pu finir sa phrase, il s'est déjà approché d'une famille d'apparence indienne pour leur proposer son tour de barque.

Elle reprend son chemin. Elle se rend d'abord à Bridget Street, puis pousse jusqu'à Jesus Green en suivant le cours de la rivière. Elle déambule sans but précis, se promène dans les parcs, emprunte et quitte les ruelles médiévales. Elle s'enfonce dans les quartiers victoriens, avec leurs fenêtres à double vitrage et leurs jardins isolés par des murailles basses, et aussi dans les quartiers d'immigrants avec leurs monts-de-piété et leurs kebabs. Elle n'a dit à personne qu'elle rendait sa thèse aujourd'hui, et elle s'en réjouit. Elle n'a pas envie de répondre aux messages de ses frères, d'entendre la voix de sa mère, de voir son image granuleuse sur Skype, au saut du lit dans le matin froid du New Jersey. Elle ne veut pas répondre à ses questions sur ce qu'elle va faire à présent, dire si elle compte rester en Angleterre ou retourner aux États-Unis, si elle va continuer la recherche sur le cancer ou devoir se lancer dans une reconversion professionnelle. Elle n'a pas envie de remarquer une fois de plus combien l'intérêt de sa mère est forcé, ni de l'entendre commenter que bon, elle au moins ne lui cause pas de soucis : pas comme tes deux frères, attends un peu que je te raconte la dernière, alors en fait... Non, la seule chose dont Beth ait envie est de déambuler, perdue dans les rues et dans ses pensées.

Soudain, au milieu d'une longue rue commerciale, quelques gouttes froides lui giflent le visage. Beth lève les yeux et s'aperçoit que les lampadaires sont allumés, que la pluie traverse leurs faisceaux lumineux, que les gens pressent le pas autour d'elle. Elle se rend compte qu'elle est loin de chez elle, sans capuche ni parapluie. Elle voit au loin une enseigne de pub et décide de s'y abriter jusqu'à ce que le temps se dégage.

En poussant la porte, elle est assaillie par l'odeur caractéristique de ce type d'endroit : un mélange de bière, de moquette et de hamburger. C'est un pub de taille moyenne, avec un long bar sur la gauche et des tables de bois sombre sur la droite. Elles sont toutes occupées. Le tintement des couverts et la voix des clients résonnent dans l'air.

« Toi, là ! »

Le brouhaha se dissipe. Beth distingue, au fond de la salle, un jeune homme à lunettes qui porte un bouc et tient un microphone à la main. La brochette de visages se tourne d'abord vers lui, puis vers la porte.

Vers elle.

« Oui, toi là, toi à la porte ! Tu veux jouer ? »

Beth n'a pas le temps de répondre. Plusieurs voix s'élèvent des tablées et crient à l'unisson quelque chose d'inintelligible.

« Silence, vous ! » leur intime le garçon, avant de s'adresser de nouveau à elle. « Viens, ma belle, je suis sûr qu'une des tables va te prendre dans son équipe. Ou sinon, tu peux te mettre avec le solitaire du fond, qui pensait que je l'avais pas vu ! »

Tous les visages se tournent à présent vers un jeune homme aux cheveux courts et à la peau mate qui s'appuie à l'un des murs. Il a une pinte de bière à la main et esquisse un sourire forcé.

« Ça va, merci... » finit-il par répondre. Beth détecte dans sa voix un accent étranger.

À cet instant, comme si la confusion ne régnait pas déjà suffisamment, Beth sent une pression dans son dos et s'écarte pour laisser s'ouvrir la porte. Un garçon et une fille franchissent le seuil, trempés tous les deux.

« Parfait ! Le Grand Spaghetti Volant nous a rejoints ! Vous pouvez désormais former une équipe de quatre ! » s'exclame le type au microphone. Le timbre métallique de ses mots résonne dans le pub.

Les nouveaux venus regardent autour d'eux, surpris. La fille passe l'extrémité d'un foulard palestinien sur ses cheveux trempés avant de demander : « Une équipe de quoi ? »

- Ah, voilà ce que j'aime entendre ! répond l'autre au microphone. Vous deux, et puis la fille à côté de vous et le solitaire du fond collé au mur, vous arrivez juste à temps pour prendre part à notre légendaire concours de connaissances ! Quinze manches épiques de questions, avec à la fin des prix formidables pour les équipes qui ont le plus de points ! Allez, on se motive ! Les autres, aidez-moi à les convaincre ! Reecestez, reecestez... »

Il s'avère que tous les quatre sont étudiants à l'université. La fille au foulard est britannique, elle s'appelle Jane et elle est doctorante à la faculté de philologie anglaise. Le garçon qui l'accompagne est espagnol, il s'appelle Alejandro et est lui aussi en doctorat, mais à la faculté d'histoire. Ils n'ont pas l'air d'être en couple, mais Beth sent qu'il y a entre eux une tension étrange. Elle semble un peu absente, alors que lui est agité et a l'air presque mal à l'aise. Ils ont tous deux le regard intelligent, quoique fuyant. Pour sa part, le garçon qui était appuyé au mur se révèle être mexicain. Il fait un master en économie et se présente sous le nom de Germán. Beth, décontenancée par la dureté du 'g' et du 'r', doit lui demander par deux fois de répéter son nom. Il doit avoir deux ou trois ans de moins que le reste de l'équipe : elle lui donne vingt-deux, vingt-trois ans. Il a l'air éduqué et attentif, peut-être un peu rigide. Quand c'est à elle d'expliquer ce qu'elle fait, Beth dit que sa recherche porte sur le cancer du sein mais s'abstient de préciser qu'elle vient de rendre sa thèse.

Étonnamment, les quatre finissent derniers au quiz, battus même par une équipe d'adolescents aux cheveux rasés qui concourent sous le nom de « United Triques ». Les connaissances accumulées par les quatre experts se révèlent inutiles pour les manches de questions sur les présentateurs de la BBC, sur les scandales de la famille royale et les espèces aviaires britanniques. Même la manche sur la littérature ne donne rien : la fille au foulard, experte en poésie avant-gardiste du début du vingtième siècle, est désarmée face aux questions sur *Hunger Games* et *Cinquante nuances de gris*. Le présentateur leur a demandé au début ce qu'ils faisaient dans la vie, et ils ont commis l'erreur de lui dire la vérité. Maintenant, à la fin de chaque manche, il leur lance des piques acclamées par le reste de l'assistance. C'est que le pub est loin des *colleges* et la clientèle strictement locale, composée de travailleurs nés à Cambridge, qui n'apprécient guère d'avoir à partager la ville avec des blancs-becs qu'entoure une aura de privilège.

« Si vous voulez retenter votre chance, on fait ça toutes les semaines », leur dit le présentateur à la fin de la soirée, une fois que les prix ont été distribués et que les gens commencent à s'en aller. Il s'essuie la sueur du cou avec la manche de sa chemise, faisant penser Beth à un clown

qui enlèverait son maquillage après le spectacle. « Et si vous venez à celui de mercredi prochain, je vous offre la première tournée. »

Les quatre étudiants sortent du pub. La nuit s'est dégagée et un froid silencieux s'est répandu sur les rues. La lumière des lampadaires se cristallise sur les sonnettes métalliques des bicyclettes.

Ils se disent au revoir. À dire vrai, ils ont passé un bon moment. Les piques du présentateur ont créé une certaine complicité entre eux, et les deux pintes que chacun a bues ont aidé à tisser une ambiance légère et agréable. Il est certain que la connexion entre eux n'est que superficielle, et qu'à aucun moment la drôle de relation qui semble unir l'Espagnol et l'Anglaise ne s'est complètement normalisée. Mais Beth a beaucoup ri, et elle se sent reconnaissante envers ce pub, cet orage et ces inconnus, pour ce que ces quelques heures lui ont apporté.

« Si ça vous dit, on pourrait revenir la semaine prochaine », propose le Mexicain, Germán. Il enfourche son vélo, suivi par l'Anglaise et l'Espagnol. Jane est la seule qui soit venue à pied.

- Je sais pas, répond Alejandro. Ça me plaît pas tellement qu'un truc aussi con me donne l'impression que ce qu'on fait ne sert à rien.
- Bon, on n'est pas obligés de décider maintenant, dit Jane. On verra comment la semaine se passe. Et si on revient, ce ne sera sûrement pas par hasard. »

Beth les voit s'éloigner tous les trois, perchés sur leurs vélos. Bientôt, elle n'entend plus que le son de ses propres pas sur le trottoir. Elle se frotte les bras pour tenter d'insuffler un peu de chaleur aux manches de son gilet.

Elle rentre chez elle en passant par le parc de Jesus Green. En arrivant à hauteur du pont, elle s'arrête et s'accoude à la balustrade. L'eau s'écoule noire et brillante, et Beth distingue dans l'onde sa propre image, gelée comme une statue qui flotterait vers sa propre disparition.

## *Dimanche*

Beth atteint le Millenium Bridge par l'extrémité nord, la plus proche de la cathédrale Saint Paul. Sa géométrie blanche et fine se déploie délicatement au-dessus du fleuve. Au loin s'élève la tour industrielle de la Tate Modern, et Beth distingue également la sphère de bois et de chaux que forme le Globe. En plissant les yeux, elle pourrait même apercevoir Germán, qui longe ce dernier édifice et se dirige lui aussi vers le pont ; mais à cette distance, elle serait incapable de reconnaître la minuscule silhouette qui marche le long de la berge. De toute manière, Beth ne s'intéresse pas tant à ce qu'il y a de l'autre côté du fleuve qu'aux couples et aux familles de touristes qui posent à côté de la balustrade, et dans les photos desquels elle essaie d'éviter de figurer.

Elle finit par trouver un espace inoccupé et décide de s'y accouder. Le crépuscule est frais, mais pas désagréable. Le fleuve s'écoule, large et agité, d'un brun grisâtre ou d'un gris brunâtre. Beth s'interroge sur le poids de tant d'eau, sur tout ce qui gît certainement en-dessous. Elle sait qu'il est arrivé que des baleines s'égarent dans l'estuaire de la Tamise et remontent le fleuve, arrivant même parfois jusqu'à Londres où elles meurent inévitablement. Elle s'imagine à présent ces énormes squelettes sous la surface du fleuve, et les torrents d'eau qui circulent dans l'orbite de leurs yeux.

Beth contemple cet immense cimetière, mais se rend compte qu'il ne l'attire pas. Au contraire, elle sent que ses pieds sont fermement ancrés de ce côté-ci de la balustrade. Le vent porte une odeur de cacahuète grillées provenant des échoppes en face du musée, et elle inspire profondément. Posant le regard sur ses bras, elle se rend alors compte que l'envers de son poignet arbore toujours le tampon qu'on lui a mis à l'entrée de Fabric. Elle sourit et, sans réfléchir, mue par une impulsion joyeuse et inattendue, elle en prend une photo avec son portable. Puis elle envoie l'image à Jason et remet le téléphone dans son sac.

Les premiers cris atteignent ses oreilles quelques millièmes de secondes avant d'atteindre celles de Germán. Ce dernier est encore en train de monter l'escalier de l'autre côté du pont, et son regard embrasse une succession de marches et de baskets. Les cris sont urgents, spontanés, et ils se propagent comme un éclair. Germán sent quelque chose se nouer dans son ventre mais, prisonnier d'une force d'inertie, il finit de monter les deux dernières marches. De là, il contemple le temps gelé. Il balaye du regard les corps à proximité, pris dans une torsion nerveuse ; les corps à mi-distance, suspendus dans un commencement de fuite ; et enfin les corps du fond, écroulés comme des pantins. Les seuls qui paraissent en mouvement à cet instant sont les trois corps qui se glissent tels des murènes entre les rochers, distribuant les morsures avec une efficacité terrifiante. Ils s'approchent d'un corps et ce corps tombe, ils s'approchent d'un autre et celui-là tombe aussi. Leurs trajectoires individuelles convergent rapidement vers un corps féminin et les coups s'abattent triplement, avec force et rage.

Germán détecte alors deux mouvements en parfaite opposition. D'un côté, quelques personnes courent vers les attaquants ; de l'autre, une foule en débandade fuit en direction de Germán.

Lui ne décide rien. Il fait simplement demi-tour, descend les marches et commence à courir.

Il fait déjà nuit lorsque Jane et Alejandro reprennent l'ascenseur délabré du Chelsea. Ils ont passé tout le chemin du retour à rire d'une anecdote insignifiante. Peut-être leur rire insouciant a-t-il été déclenché par l'histoire de Germán insultant Silvia. Ou peut-être par l'une de celles, nombreuses, que Jane garde de ses années passées à planter des pois chiches dans les jardins urbains de Londres. Difficile de se le rappeler à présent : ils sont quelque peu égayés par les deux bières qu'ils ont bues au dîner, et celles qui ont suivi dans le bar local de jazz auquel ils se sont rendus ensuite. Ils y ont écouté une chanteuse noire qui alternait entre le répertoire de Cole Porter et d'autres reprises de classiques, tels que « Blackbird » des Beatles :

*All your life*

*You were only waiting for this moment to arise.<sup>1</sup>*

Quand ils sont enfin sortis du bar, la nuit était suspendue, lumineuse, au-dessus de Manhattan. Alejandro avait passé son bras autour des épaules de Jane, qui avait souri.

A présent l'ascenseur arrive enfin à leur étage, et tous les deux sortent sur le palier. D'un seul coup ils ne trouvent plus rien à se dire, comme s'il y avait quelque chose dans l'air qui demandait à être respecté. La moquette rouge qui étouffe leurs pas souligne la douceur inespérée du moment. Jane finit par introduire la clé dans la serrure et pousser la porte de la chambre.

En quelques secondes ils sont en train de s'embrasser sur le lit. Chemises, pantalons et sous-vêtements tombent au sol. Jetant le couvre-lit à terre, ils s'étreignent nus et elle le chevauche sur les draps bleus.

---

<sup>1</sup> Toute ta vie  
Tu n'as fait qu'attendre ce moment.

## *Lundi*

« Et pour mieux prendre la mesure de ce terrible attentat, nous avons en exclusivité le témoignage d'un Mexicain qui se trouvait *sur le pont même* au moment *précis* où l'attaque a eu lieu. Il s'agit de Germán Sotillo, un jeune homme originaire de Mexico, qui réside actuellement en Angleterre et qui est en ligne avec nous. Monsieur Sotillo, bonjour. »

« Bonjour.

- Monsieur Sotillo, merci d'être avec nous sur Hechos AM. J'ai cru comprendre que vous vous trouviez sur le Millenium Bridge de Londres au moment de l'attentat, est-ce bien exact ?
- C'est bien ça.
- Et vous pourriez nous décrire ce que vous avez vu ?
- Oui, je montais les marches qui conduisent au pont par le sud, là où il y a la Tate Modern. Et d'un seul coup j'ai entendu plein de gens crier, et j'ai vu que de l'autre côté du pont il y avait trois hommes en train d'attaquer des passants. Et le reste des gens qui étaient sur le pont ont commencé à courir pour s'échapper, même s'il y en avait aussi qui couraient dans l'autre sens pour aller secourir les victimes.
- Donc vous avez vu les terroristes ?
- C'est bien ça.
- Vous pourriez nous décrire leur apparence, ou le type d'armes qu'ils portaient ?
- Je crains que non. Tout s'est passé très vite.
- Hum-hum. Et qu'est-ce qu'il s'est passé ensuite ? »

S'ensuit un silence chargé d'électricité statique.

« Monsieur Sotillo ?

- Oui, excusez-moi. Moi, j'ai couru pour échapper aux terroristes. J'ai descendu les escaliers et ensuite j'ai couru vers le musée, mais au lieu d'entrer je l'ai contourné et j'ai continué à courir dans les rues qui sont derrière le bâtiment. J'ai vu une station de taxi et j'en ai pris un qui m'a ramené à mon hôtel.
- Eh bien, nous nous réjouissons, et je suis sûr que tous nos téléspectateurs aussi, que vous vous en soyez sorti sain et sauf. Pourriez-vous nous indiquer s'il y avait beaucoup de monde sur le pont au moment de l'attaque ?
- Oui, bien sûr. Ce serait difficile de vous donner une estimation, mais la zone où se trouve le pont est très populaire. Il y a toujours des touristes, et aussi beaucoup de Londoniens.
- Une dernière question, monsieur Sotillo, si vous le voulez bien. Nous savons que les autorités britanniques ont élevé le niveau d'alerte antiterroriste il y a quelques jours. Ça vous a surpris que cette attaque ait eu lieu malgré tout ? »
- Sincèrement, oui. L'Angleterre est très différente du Mexique, au sens où on ne voit quasiment jamais de policiers armés dans la rue. On se sent toujours très en sécurité ici.
- Monsieur Sotillo, nous vous remercions d'avoir répondu à l'appel de Hechos AM.
- Merci à vous.
- Vous avez été les premiers à l'entendre, le témoignage d'un survivant de l'attentat de Londres, en *exclusivité* pour... »

La voix disparaît soudainement et le silence envahit l'écouteur. Puis quelques grésillements se font entendre, et enfin la voix d'Elena.

« Germán, mon amour.

- Oui.
- Merci infiniment. Tu as été très bien. Le directeur de la chaîne te remercie de la part de toute l'équipe, et te fait dire que c'est super d'avoir un témoignage de première main. Aussi bien, ils vont me donner une promotion rien que pour ça. Bon, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?
- J'ai encore plein de messages de la famille et des amis auxquels je dois répondre. Ensuite je vais appeler la police pour voir s'ils ont besoin de mon témoignage. Et après, je suppose que je vais rentrer à Cambridge.
- Très bien. Moi je dois continuer d'aider pour le programme, mais je t'appelle dans quelques heures, ok ?
- Ok.
- Mon amour, je sais que ça a dû être très impressionnant tout ça. Mais rappelle-toi que dans deux jours à peine je serai avec toi, en personne.
- Je sais. »

La première chose qu'Alejandro voit au réveil, c'est la silhouette de Jane qui se découpe sur la fenêtre. Elle est assise sur le rebord, vêtue d'un débardeur, et étire distraitement ses jambes nues. La lumière matinale arrondit ses contours, souligne sa présence, sa corporalité. Elle est absorbée par son téléphone portable, qu'elle tient des deux mains.

Alejandro la contemple sans rien dire pendant quelques secondes, et peu à peu l'envahit une sensation d'étrangeté.

« Bonjour, dit-il enfin.

Jane lève les yeux de son portable et lui sourit.

- Bonjour.
- Ça fait longtemps que tu es réveillée ?
- Juste une demi-heure. C'est la vibration de mon portable qui m'a réveillée... Il y a eu un attentat à Londres.
- Tu déconnes...
- Non. Bon, apparemment rien de trop grave. Trois islamistes avec des couteaux qui se sont mis à poignarder les gens sur le Millenium Bridge. La police est arrivée en deux minutes et les a butés.
- Il y a des morts ?
- Oui, ils disent qu'il y a cinq morts confirmés et plusieurs personnes en situation critique. Du coup le décompte final sera peut-être plus élevé. D'ailleurs, je crois que ton portable a reçu des notifications, ou peut-être des messages, ajoute-t-elle en désignant le jean d'Alejandro tombé à terre dans un angle vertical presque parfait, comme si son propriétaire s'était évanoui dans l'air.
- Merci, dit-il en s'étirant sur le lit pour l'attraper. »



Ils gardent le silence tout en effectuant les vérifications de rigueur. Étant donné le décalage horaire entre New York et Londres, la grande majorité de leurs amis et connaissances ont déjà posté sur les réseaux sociaux pour confirmer qu'ils étaient sains et saufs. Au bout de dix minutes, il est clair qu'ils ne connaissent personne qui se soit trouvé sur les lieux au moment de l'attentat.

« Quelle horreur, finit par dire Jane. C'est horrible la sensation que ça donne, ce genre de choses.

- C'est sûr, répond Alejandro en reposant son portable sur la table de nuit. Bon, on descend déjeuner ? »

\*\*\*

D'un certain côté, le corps de Beth présente un objet d'analyse très simple pour la police. Le décès a été certifié sur le lieu même de l'attentat, après que les forces de sécurité ont criblé de balles les terroristes et que les paramédicaux ont accouru sur le pont pour aider les victimes. Ceux qui se sont agenouillés près du corps de Beth ont vu immédiatement qu'il n'y avait pas grand-chose à faire. S'il était possible de colmater les plaies de l'abdomen, qui saignaient encore abondamment, l'entaille qui lui fendait la gorge en un sourire noir annonçait le pire. Dix-sept minutes plus tard, dans l'une des dizaines d'ambulances mobilisées sur la zone, les paramédicaux entamaient les formalités administratives pour enregistrer la mort de la jeune fille, dont les cheveux étaient encore rassemblés en une queue-de-cheval. L'autopsie réalisée quelques heures plus tard devait confirmer que le corps avait reçu huit coups de couteau, de diamètre variable et avec différents angles d'entrée, suggérant qu'au moins deux attaquants avaient convergé vers elle. Cinq des coups étaient concentrés sur la zone du bas-ventre, éraflant l'os du pubis ; deux s'étaient enfoncés dans le sein gauche de manière presque parallèle ; et le huitième était entré droit dans le cou délicat.

Il n'y a guère de doutes non plus quant à l'identité des assassins. Douze heures après avoir été abattus par la police, les visages de Younas Adebawale, Salman Abaaoud et Abdelhamid Abedi sont déjà dans les médias – Alejandro et Jane ont pu les voir sur la première page de l'application pour mobiles de la BBC – accompagnés de données biographiques. Tous les trois sont fils d'immigrants (nigériens dans le cas d'Adebawale, libyens dans celui d'Abaaoud et tunisiens dans celui d'Abedi), nés et éduqués au Royaume-Uni. Dans quelques heures, il s'avérera qu'ils appartiennent – ou plutôt appartenaient – à un groupuscule islamiste né dans le giron d'Al Qaeda, mais qui est monté en puissance grâce à la guerre civile et commence à agir pour son propre compte. On apprendra également que les services secrets avaient reçu un tuyau sur le projet de cette cellule de s'immoler samedi dans le centre de Londres, profitant du fait que la police serait concentrée sur la manifestation anti-coupe budgétaire. Ce serait la première grande action de leur groupe en Europe, l'attentat à travers lequel ils proclameraient leur existence au monde entier et persuaderaient de jeunes islamistes d'aller lutter en Syrie pour un nouveau califat. Cependant, l'appel à la police a provoqué une hausse immédiate du niveau d'alerte antiterroriste et donné lieu à diverses descentes de police dans leur entourage, quoiqu'un peu à l'aveugle et à contretemps. Lors de l'une de ces descentes, la police a arrêté le quatrième membre de leur cellule et saisi les explosifs qui étaient sous sa garde. Mais Adebawale, Abaaoud et Abedi, qui étaient loin de la planque au moment des descentes, ont réussi à s'échapper et ont pu passer la nuit du samedi cachés. Après être arrivés à la conclusion qu'ils ne pouvaient pas compter sur leur réseau de soutien pour une fuite hypothétique et qu'ils mourraient quoi qu'il arrive ce weekend-là, ils ont fomenté l'idée d'attaquer le Millenium Bridge et d'entraîner avec eux autant d'infidèles que possible.

Abedi, le plus jeune des trois et celui qui a vécu le plus fébrilement ces quelques heures entre la descente et l'attentat, a manifesté une certaine résistance à ce plan : si telle était la zone dans

laquelle ils devaient commettre leur attentat, l'idéal aurait plutôt été de courir en direction de la cathédrale Saint Paul et de poignarder les infidèles dans le temple même de leur faux dieu. Mais Abaaoud a rétorqué que le niveau de sécurité serait trop grand dans la cathédrale, et que les policiers les abattraient à l'instant où ils dégaineraient leurs couteaux. Se diriger vers le pont, en revanche, leur permettrait d'exécuter un bon nombre d'infidèles à l'ombre du grand temple apostat. Adebowale, assez abasourdi par la situation mais toujours sensible à la clarté d'idées d'Abaaoud, a exprimé son approbation, et Abedi a fini par céder. Les enquêteurs, de leur côté, n'auront jamais vent de ce débat.

L'itinéraire parcouru par les assassins avant d'arriver jusqu'à Beth ne laisse guère de doutes non plus. D'abord, ils ont descendu Queen Victoria Street à toute allure à bord d'une fourgonnette, puis ils ont tourné/avant de tourner brusquement en atteignant le passage piéton animé qui sépare le Millenium Bridge des environs de la cathédrale. Après avoir écrasé quelques personnes, ils sont sortis du véhicule et se sont mis à courir en direction du pont, poignardant tous ceux qui se trouvaient sur leur chemin. La police devait remarquer un fait curieux sur ce dernier point : le parcours d'Adebowale, Abaaoud et Abedi sur les cent trente mètres de trottoir qui séparent la route du pont s'est soldé par douze blessés et deux morts, alors que les cent cinquante mètres de pont qu'ils ont parcourus avant d'être abattus par la police ont fait sept blessés et huit morts. La police conclura que ce décalage est dû au fait qu'à leur descente du véhicule, les terroristes couraient avec suffisamment de peur et d'adrénaline pour ne donner qu'un ou deux coups de couteau à chaque victime, donnant lieu à de nombreuses entailles superficielles que les secours ont pu traiter dès leur arrivée sur les lieux.

Une fois sur le pont, en revanche, les terroristes ont dû sentir que la fin était proche et se consacrer pleinement à chaque victime, s'y mettant parfois à deux, ou même (comme dans le cas de Beth) à trois. Quoi qu'il en soit, ils venaient d'achever la jeune fille quand trois jeunes accourus de l'autre côté du pont leur ont sauté dessus. Deux d'entre eux ont tenté de frapper les terroristes avec leur sac à dos et le troisième avec un skateboard. Adebowale en a tué un, lui enfonçant l'un de ses couteaux de vingt-quatre centimètres d'abord dans l'épaule, puis droit dans le cœur. Abaaoud et Abedi ont jeté les deux autres au sol, et étaient en train de se pencher pour les achever quand la police a commencé à tirer.

L'identification du corps de Beth, en revanche, s'avère bien plus délicate. Les poches de la veste qu'elle portait sont vides, et au bout de quatre heures de recherche les policiers concluent qu'aucun des sacs trouvés sur le pont ne lui appartient. La principale hypothèse est donc que la victime transportait ses effets personnels (portable, cartes, portefeuille) dans un sac qui serait tombé dans le fleuve au moment de l'attaque ; l'emplacement du cadavre, étendu près de la rambarde, vient soutenir cette hypothèse. En conséquence, la police choisit pour l'instant d'attendre qu'un membre de la famille ou un ami de la victime signale sa disparition, afin d'obtenir une description physique qui corresponde à ce cadavre anonyme. Il en va de même pour plusieurs autres victimes de l'attentat.

Mais dans le cas de Beth, aucun de ses proches n'est au courant de sa décision de se rendre à Londres samedi soir. Et parmi les rares personnes qui la connaissent à Cambridge, seul son partenaire de laboratoire, Jason, sait qu'elle a passé la nuit du samedi à Fabric. De plus, la discothèque se trouve assez loin du Millenium Bridge, ce qui fait que Jason n'a aucune raison de soupçonner quoi que ce soit. Il est vrai que dans la photo que Beth lui a envoyée depuis le pont, on peut voir dans le coin inférieur gauche la barre blanche de l'une des rambardes, et que sur le côté droit le fleuve apparaît sous forme d'une tache grise. Mais au centre de l'image, c'est sur le mince avant-bras que l'on distingue le tampon de la boîte, et en le voyant Jason s'est contenté d'un 'xDDD c pas trop tot!!!' avant de passer à autre chose.

De son côté, le garçon dans le lit duquel Beth s'est réveillée au dernier matin de sa vie n'a toujours pas la moindre idée de qui est cette Américaine rencontrée à Fabric et avec qui il a passé la nuit.